

1. Le Mystique

La chambre était austère, peinte à la chaux. Un lit aux armatures métalliques, une branche de buis en travers de la croix du Christ pendue au-dessus de la tête de lit, une table de chevet. La fenêtre, à l'étage, donnait sur un jardinet. Assis à la tablette recouverte d'une nappe à dentelles au coton épais, l'homme referma sa bible.

– Qu'il en soit ainsi, selon la volonté de notre Seigneur.

Antoine se leva, et sortit en silence de la chambre. Son murmure avait été inaudible, mais il avait été perçu par la forme allongée dans le lit. Elle n'avait pas bougé, s'appliquant à garder la régularité de sa respiration. Son mari se levait toujours avant le soleil et quand il descendait, elle avait préparé son petit déjeuner. Mais ce matin, il était beaucoup plus tôt, peut-être quatre heures. S'il avait voulu qu'elle aille à la cuisine, il le lui aurait dit. Alors, surtout, il ne fallait pas bouger, encore moins lui demander ce qui se passait, ce qu'il faisait, cela l'aurait contrarié. Lorsqu'il ferma la porte, elle osa ouvrir les yeux, il était bien quatre heures passé de quinze minutes.

Il se prépara un café brûlant qu'il but debout. Par la fenêtre, la pleine lune blanchissait les contours de la cuisine, il n'était pas nécessaire d'allumer. Ses rayons creusaient encore plus son visage émacié, plus blafard que jamais, allongeaient ses membres, amincissaient son grand corps déjà squelettique. Il se vêtit d'une cape, saisit la bandoulière de sa besace qu'il enfila tête et bras, puis franchit l'huis. Sur le pas de porte, il aspira une grande goulée d'air encore frais, regarda le jardin qui s'offrait à lui. Quelques arbres fruitiers, un potager propre et fourni, quelques parterres de fleurs. Tout était quiet. Il était serein.

Antoine descendit les trois marches, suivit le chemin qui longeait le haut mur jusqu'à la porte de fer s'ouvrant sur le parc du prieuré.

A l'étage, la silhouette de la femme se profila. Elle regarda son mari manœuvrer la porte aux gonds graissés, lorsqu'elle se referma sans bruit, elle commença à respirer.

Les nuages cachèrent la lune mais l'obscurité ne le gêna pas, il connaissait la moindre parcelle de cette magnifique propriété. Il entretenait la partie arborée autant que le potager qui devait fournir légumes et fruits à toute la communauté pendant l'année entière. Dans la cave, les centaines de pots et conserves témoignaient, si besoin était, de la réussite de la mission que lui avaient confiée les sœurs. Elles-mêmes ne tarissaient d'éloges envers cet homme qui était parvenu à un si magnifique résultat sur une terre si pauvre, à partir de ce qui n'avait été qu'un immense pré appelé pelouse. Elles appréciaient son calme en toute occasion, jamais il n'avait juré, même lorsque les belles récoltes furent anéanties en quelques heures par la grêle. Il travaillait dur, en silence et avec humilité. Certes, peu loquace, il s'était toujours adressé à elles avec respect et était un fervent chrétien.

A cette heure-ci, il savait qu'il ne croiserait pas les sœurs de Sainte Marie, non pas qu'elles dormissent encore, mais elles étaient assemblées à la chapelle, leur magnifique Gloria in Excelsis le poursuivait jusqu'après l'enceinte.

Dans le car, Antoine balayait distraitement les sommets de sapins qui défilaient à vive allure sur la route étroite. Il était absorbé par ses pensées. Des mois qu'il pensait à ce jour. Il partait enfin accomplir l'œuvre de Dieu. Derrière un masque imperturbable, une exaltation irrépressible fit tambouriner ses tempes. Après des années d'errements, le dos plié sur la terre à bêcher, sarcler, semer, biner, ratisser, planter, arroser, il savait maintenant qu'il était sur la voie.

Il était jeune et vigoureux, avait le pas sûr, en habitué des longues courses aux dénivelés imposants. A bout de souffle, les cuisses endolories par l'effort imposé, il ne ralentissait pas pour

autant le rythme. Antoine aimait, lorsque la douleur l'envahissait, la surmonter en priant, l'offrir à Dieu avec sa sueur, et poursuivre son chemin.

Il déboucha de la châtaigneraie, descendit le lacet jusqu'au ruisseau de Barbalatu, sautilla sur les pierres émergentes et remonta vers Giovicacce. Très vite, son clocher perça la crête. Il s'arrêta, exécuta le signe de croix, saisit la gourde dans sa musette, en but quelques gorgées glacées puis repartit. Il ralentit sa progression, observant les alentours. L'homme grimpa le sentier bordé d'une futaie d'aubépines et repéra la ferme excentrée.

Le carillon de l'horloge sonna onze heures. Les deux vieilles étaient dans la grande pièce, à la fois cuisine, salle à manger et salon. L'une était assise à la longue table, sur une feuille de papier journal elle épluchait pommes de terre et carottes. Marie Fuzi était heureuse, elle avait réussi sa mise en pli tout en ajoutant une légère coloration tirant avec nuance sur le violet. Cependant, elle affichait une mauvaise humeur que sa sœur semblait ignorer. Celle-ci alimentait le brasier de la cheminée d'une grosse bûche taillée dans le hêtre. Le soleil du matin n'avait pas encore réussi à pénétrer les murs épais de la vieille bâtisse. Pauline Baldacco secoua dans la braise, la poêle où des pommes de terre dorèrent au milieu d'un champ d'échalotes.

– Alors ? s'enquit Marie.

– Pas déjà, je viens juste de les mettre, répondit Pauline surprise.

– Fais attention, la dernière fois, elles étaient noires d'un côté et crues de l'autre.

– Elles étaient délicieuses, tu l'avais dit toi-même. Je sais préparer des patates grillées tout de même. Si cela ne te va pas, grille-les toi-même !

– On ne peut rien te dire, tu prends tout mal.

– C'est toi qui dis ça ? Tu as vu la tête que tu fais depuis ce matin ? Tu crois que je ne l'ai pas remarquée. Tu t'es levée du pied gauche ou quoi ?

– Justement, tu ne l'as pas remarquée ma tête et c'est ça qui me fait de la peine.

Pauline se planta les poings sur les hanches devant sa cadette qui, les yeux rivés sur la carotte s'appliquait à en retirer un œil noir.

– Ma Marie ! Je n'avais pas fait attention. Elle est réussie cette fois-ci ta mise en pli, tu es magnifique ! Je suis désolée, mais aussi je me disais qu'il y avait quelque chose de changé, je n'arrivais pas à voir quoi. Tu es jolie comme tout.

Marie Fuzi était aux anges, il n'en fallut pas plus pour que toute sa rancœur s'effondre.

– Tu trouves ? dit-elle en relevant une boucle du dos de la main qui tenait l'éplucheur.

La réponse fut suspendue par des coups frappés à la porte. Les femmes s'interrogèrent du regard. Qui cela pouvait-il être ? Elles ne recevaient la visite de personne, cela ne les intéressait pas, tout le monde le savait au village. Leur ferme était suffisamment à l'écart. Si elles avaient besoin de quelque chose, elles s'y rendaient quand elles le voulaient. Quant à la compagnie, avec Simon le mari de Pauline, ils se suffisaient à eux-mêmes. Ce n'était pas le facteur : lorsqu'ils recevaient du courrier, ce qui était exceptionnel, il donnait un coup de sonnette à vélo et le déposait sur le bord de la fenêtre et s'éclipsait.

– Qui c'est ? demanda l'aînée.

– Excusez-moi de vous déranger, j'ai dû m'égarer, si vous pouviez...

– Allez au village, c'est juste à côté, on vous renseignera !

– Je suis désolé d'insister, un peu d'eau me fera du bien avant de continuer ma course.

– Sur la place du village, il y a une fontaine.

Silence. L'intrus ne répondit pas. Mais elles ne l'entendirent pas non plus s'éloigner. Si ! deux pas crissèrent sur la dalle de pierre. Puis silence à nouveau. Les deux vieilles croisèrent des regards perplexes.

Dans un grand fracas le loquet s'arracha, la porte s'ouvrit violemment et cogna contre le mur. Les deux femmes toisèrent l'homme dans l'encadrement, sa haute stature peu épaisse ne les impressionna pas. Dans le contre-jour, Antoine n'était guère qu'une ombre au masque blanc énucléé, surgie de nulle part. Il fit un pas.

– On n'ouvre pas au pauvre errant ? J'avais pourtant demandé gentiment.

– Sortez d'ici ! aboya Pauline Baldacco.

– «Jésus versa de l'eau dans un bassin, vint à Pierre et lui lava les pieds», évangile selon Saint Jean, chapitre 13. Est-ce ainsi qu'on accueille le pèlerin qui mande une cruche d'eau fraîche ?

– Pour la dernière fois hors de notre maison ! éructa Marie en se levant de table.

– Sinon quoi ? menaça l'homme.

Il s'avançait, pas à pas. Elles pouvaient distinguer les crevasses que formaient ses joues et, loin au fond des orbites, ses yeux de loup.

– Sinon quoi, hurla-t-il ?

De la paume de la main il projeta Marie à terre. Sa sœur le menaça de son dérisoire épilateur qu'elle avait attrapé au milieu des légumes.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Tais-toi femme !

Elle pointait sa pauvre arme tremblotante au bout de son bras. Mais son regard ne vacillait pas et restait vrillé dans celui de l'homme. Il éclata d'un rire vide.

– Nous sommes vieilles, nous n'avons pas d'argent, il n'y a rien à obtenir de nous.

– Pour qui me prenez-vous ?

Son rire se transforma en rictus, il saisit la passoire de cuivre sur la table qu'il assena sur la tempe de la femme. Elle s'affala sans vie sur les tommettes. Marie se traîna jusqu'à elle.

– Pauline, Pauline ! Non ! Qu'avez-vous fait ?! Vous êtes un assassin. Pourquoi vous-en prenez-vous à deux vieilles femmes ?

– Je suis l'instrument de Dieu.

Par la fenêtre, Simon Baldacco vit sa femme la tête auréolée de sang et au-dessus de l'âtre son fusil pendu. Il se précipita dans la remise, autant que le lui permettaient ses articulations, ouvrit une armoire dans laquelle il retrouva son vieux fusil poussiéreux, débaya des boîtes et plongea une main fébrile dans l'une d'entre elles. Il introduisit deux cartouches dans les tubes, traversa la cour et pénétra dans l'ouverture.

– Lâche-la !

L'homme eut le temps de soulever la frêle Marie et s'en fit un rempart.

– Je le répète une dernière fois, laisse Marie.

– Pose ton fusil.

– Tire Simon, tire, il a tué Pauline, ne t'occupe pas de moi ! implora Marie.

Simon arma le chien, Antoine lança Marie telle une poupée de chiffon. Simon écarta le canon, le coup partit, les billes de plomb s'égrenèrent dans les murs et le plafond. L'agresseur se rua sur l'homme avant qu'il ne tire à nouveau, les deux vieux ne purent opposer aucune résistance.

– Qui croyez-vous être pour résister au glaive immanent du Tout-puissant ?

Il les immobilisa sans effort, prit la cordelette dans son sac et entrava pieds et poings. Il les lia ensemble.

– Qu'est-ce que tu nous veux ?

– Je l'ai déjà dit, je suis le bras séculier de Notre Seigneur. Car Il a dit «Tu ne tueras point».

– Mais tu es un fou, c'est ce que tu fais...

Antoine prit une branche dans la cheminée, la mit au contact des rideaux qui s'enflammèrent immédiatement, il répandit le feu à la nappe, aux tissus des fauteuils. Rapidement les poutres crachèrent des flammèches.

– Seul le feu purifiera le pêcheur. A moins que ce ne soit le creuset de l'enfer.

L'homme vomit une diatribe que le ronflement du brasier déchiquetait. Les flammes tournoyaient. Il s'éveilla de sa démenche lorsqu'elles s'approchèrent jusqu'à l'agripper. Il contempla les corps étendus. Ils suffoquaient, se contorsionnaient pour s'approcher de la porte à la recherche d'oxygène. Mais la fumée roulait vers l'extérieur, assombrissant l'ouverture. Ils hoquetaient et n'avaient que le gaz mortel. Ils s'évanouirent avant la morsure des flammes. L'homme s'extirpa de la fournaise et s'éloigna prestement à l'abri du premier bosquet. Là, il vit arriver les premiers villageois qui allèrent au puits remplir un seau et coururent le vider sur le brasier. La flaque était dérisoire, ils lâchèrent le seau, impuissants et regardèrent, fascinés, la ferme se faire dévorer inexorablement. Il n'était plus temps de secourir les prisonniers de l'incendie, cela était impossible et vain, ils devaient déjà être asphyxiés, carbonisés. Devant la bâtisse, le groupe gonflait, rejoint par d'autres spectateurs. L'assassin grimaça un sourire et s'effaça.

L'homme sarclait avec application autour de feuilles de chêne.

– Antoine, vous préparerez les salades pour le dîner.

Il poursuivit l'aération des plans qu'il arrosa et répondit enfin.

– Oui sœur Joséphine.

– Merci Antoine.

Il se releva, la regarda s'éloigner. Il cueillit quelques laitues, prit ses outils et se dirigea vers l'appentis. Il posa l'arrosoir, rangea le sarcloir et la binette. Sa besace était pendue

à un crochet, il la vida, cordelettes, gourde, couteau. Il déposa les laitues dans l'évier, et s'assit à la petite table de bois. Il déplia le journal qui l'attendait. A la une, la photo d'une ferme carbonisée renvoyait à la page faits divers. Il l'ouvrit. Le titre était parlant :

Incendie mortel à Giovicacce. Les Giovicaccés sont restés impuissants devant l'incendie qui a ravagé une ferme à une rapidité extraordinaire. Les malheureux habitants, très âgés, dépassant les quatre-vingts ans n'ont pu s'échapper des flammes. Mme Pauline Baldacco se déplaçait avec grande difficulté, peut-être en voulant lui porter secours son mari M. Simon Baldacco et sa sœur Marie Fuzi ont-ils été surpris par l'extension subite de l'incendie ? Le feu s'est-il répandu par la projection d'une braise ? Provient-il de la cuisinière ? L'origine est difficile à déterminer, l'une ou l'autre en est probablement la cause. Les habitants du petit village de Giovicacce déplorent le décès de M. et Mme Baldacco ainsi que de Mme Fuzi dont les corps n'ont put être reconstitués parmi les cendres. La cérémonie religieuse se déroulera dimanche.

Antoine referma le journal et fit le signe de croix.

– «Tu es poussière et tu redeviendras poussière» Genèse, chapitre 3, 19. Amen.